

DIDIER DUMAS
Architecture et construction des souffles de l'orgasme
« Inédits du Jardin d'idées », épuisé

Eros, dieu des retrouvailles du bébé en soi-même

La matérialité de l'amour est un domaine que la psychanalyse semble avoir voulu laisser vierge. Les quelques aventuriers de l'âme qui, tels Otto Gross, Wilhelm Reich ou Françoise Dolto, se sont interrogés sur les mécanismes de la jouissance sexuelle et de l'orgasme, n'ont guère trouvé audience auprès de leurs collègues. Car en fait, la psychanalyse ne prétend pas expliquer la sexualité adulte. Elle en renvoie les questions au champ plus vaste des rapports de l'enfant à ceux qui l'ont accueilli. Demandons-nous donc tout d'abord pourquoi la psychanalyse n'a pu jusqu'alors produire de théorie de l'amour. Elle n'a pu le faire pour diverses raisons que nous aborderons tout au long de cet article. La première est qu'elle n'a pris en compte que la dimension la plus tardive de la construction sexuelle infantile. Considérant l'âge oedipien comme le lieu privilégié de cette construction, elle donne place à l'enfant, mais en feignant d'ignorer qu'il a tout d'abord été un bébé et auparavant un fœtus.

L'enfant que l'on a été est certes à l'oeuvre dans le désir, la rencontre et la joute amoureuse. Mais dans l'amour charnel, le corps à corps érotique et la rencontre sexuelle, l'être retrouve un mode de communication qui a auparavant été celui du bébé. Impliquant la charnalité de la peau et des orifices, la communication sensorielle est tout d'abord celle du nourrisson. Nous verrons ainsi que, dans le développement de l'enfant, l'Oedipe est une construction charnière, qui articule la platonité des sentiments à la charnalité de la peau que s'est donnée le bébé. Dans son abord de la sexualité infantile la psychanalyse a en effet établi un ordre de confusion entre la sexualité charnelle du nourrisson et celle, platonique, de l'enfant oedipien. Centrée à la bouche, la sexualité du bébé installe et agence le registre des sensations. Centrée au coeur, celle de l'enfant aménage et structure l'univers des sentiments. Vues sous cet angle, les difficultés que peut rencontrer la sexualité adulte proviennent le plus souvent d'une séparation, d'un clivage ou d'une absence d'articulation entre ces deux registres, les sentiments et la sexualité adoptant des chemins qui se tournent le dos.

La capacité de se donner totalement à l'autre, de le suivre dans ses rêves et ses projets, est, à sa racine, une faculté de bébé. C'est la grâce de l'enfant naissant, la confiance absolue du nourrisson en sa mère, la faculté de se livrer à elle en l'accompagnant dans sa vie, ses désirs et son destin. Or voilà précisément ce que l'état amoureux remet en jeu. Un beau matin la rencontre de l'être aimé nous rend capable de tout lâcher, de se donner totalement à lui, d'adopter ses rêves et ses projets. L'amour renoue ainsi avec la grâce de l'enfant naissant, se donnant à l'autre dans une confiance absolue.

Que les enjeux de l'amour puissent remettre en scène la fraîcheur du bébé n'est pas une idée neuve. C'est la conception grecque de l'Eros, du dieu Amour, que la mythologie représente comme un nourrisson ailé. Eros, dieu de l'union et des affinités irrésistibles, est non seulement un bébé, mais un bébé qui ne peut grandir, un bébé dont l'étrange pouvoir fusionnel met en danger sa propre évolution. Le mettant au monde, Aphrodite, sa mère, constate que le dieu du désir ne peut se développer en l'absence d'un frère. C'est ainsi qu'elle engendre Antéros, dieu de l'aversion et de l'antipathie, dont la charge est d'empêcher que des êtres de nature dissemblable en viennent à se confondre. Telle est la façon dont on concevait dans l'Antiquité l'amour et ses dangers.

Émanation du ciel, l'Amour est à ses origines un nourrisson ailé, une divinité, un ange démoniaque. C'est ce qu'avance Socrate dans *Le Banquet* de Platon. Au cour de ce repas homosexuel, réunissant des intellectuels athéniens sur le thème de l'amour, Socrate prend la parole à la suite d'Agathon. Ce dernier a savamment énoncé une suite de banalités sur le thème: amour n'est que beauté, amour n'aime que le beau. Très gentiment, Socrate reprend son argumentation. «Désire-t-on ce que l'on possède?» lui demande-t-il. «Non, bien sur» lui répond Agathon. «Or tu dis que l'amour désire le beau. Il est donc, sous cet angle, dépourvu de beauté.» L'amour n'est pour Socrate, ni beau, ni laid. C'est un intermédiaire entre ces deux contraires. Un médiateur entre le périssable et l'éternel, une divinité médiane, un ange tout à la fois terrestre et céleste, c'est à dire un démon. Mêlant la mortalité à l'immortalité, Eros est une liaison, un véhicule, un entremetteur entre le monde des dieux et celui des humains, entre l'univers, mortel, où évolue le corps et celui, immortel, où évolue l'esprit.

Image du corps et corps de sensations

S'épanouissant dans l'univers des sensations, le corps érotique n'est pas le corps physique. L'amour implique le corps dans sa dimension anatomique, mais il l'implique surtout dans sa dimension spirituelle ou psychique. La jouissance érotique réclame un investissement mental du corps qui le soustrait provisoirement à ses attaches terrestres. Dans l'amour charnel, le poids du corps disparaît. Le voyage érotique est une envolée et les repères avec lesquels l'être appréhende habituellement son corps en sont complètement bouleversés. Dégagés du poids de la gravité terrestre, les amoureux, dit-on, atteignent le septième ciel.

La mobilité du membre viril est une réponse sensorielle à l'accueil réel ou fantasmé de celle qui le reçoit. Sa magie s'exprime dans la pénétration. Or ce n'est que d'un point de vue mécanique que l'homme pénètre et que la femme le réceptionne. Au niveau des échanges amoureux, il s'agit d'une compénétration vibratoire, énergétique et sensorielle qui est avant tout réciproque. L'intensité des sensations érotiques provient du contact des muqueuses. Mais dès lors, le pénis n'est guère plus extérieur que le vagin, car l'érection est une avancée des muqueuses dont la magie est de permettre un contact d'intérieur à intérieur. L'amour est affaire de compénétration. La jouissance sexuelle consiste alors à aller chercher, au plus profond de soi-même et de l'autre, les énergies, les sensations et les images à travers lesquelles elle se représente. Que le contact, non pas de l'extériorité de peau, mais de sa face interne que sont les muqueuses, implique l'une ou l'autre des ouvertures du corps ne modifie cette intensité qu'en fonction des particularités fantasmatiques de chacun. Mais surtout la profondeur où s'effectue ce contact ne peut être conçue sur le modèle d'une profondeur physique. En dehors de l'investissement psychique qu'expriment les désirs ou les images à travers lesquels se représente le plaisir, la pénétration du corps ne produit pas de jouissance. Ce n'est qu'au lit, lorsqu'il est la proie de ses fantasmes, que le masochiste éprouve du plaisir à se faire battre. Le reste du temps, il n'apprécie guère de recevoir des coups. Il en est de même lorsqu'un médecin effectue un toucher vaginal ou anal. Si les structures mentales n'investissent pas cet acte d'une gamme fantasmatique mobilisant la réceptivité et la vibration des muqueuses, cela ne procure aucune jouissance. La jouissance implique la compénétration des chairs, mais elle perd toute existence en dehors de cet investissement mental que sont l'état amoureux et le désir sexuel. L'amour est un investissement spirituel. Il dépend de l'esprit, de sa capacité à assumer l'intimité d'une communication muette et sensorielle, de sa liberté à rejeter l'usage habituel des mots au profit d'un dialogue vibratoire dont les corps deviennent les caisses de résonance.

Qu'elle s'exprime dans l'art, la pensée, la science ou l'érotisme, l'activité mentale et une activité mystérieuse. Le cerveau l'est encore plus. C'est un organe dont nous sommes loin de pouvoir percer les secrets. Pour Gerald Edelman, c'est, «l'objet matériel le plus complexe que nous connaissons dans l'univers».(1) La variabilité de forme des cellules nerveuses est infinie. Il n'existe quasiment pas deux neurones semblables. Chaque cerveau est donc différent de tous les autres. Nous savons néanmoins que cet organe ne nous présente pas la réalité telle qu'elle est. Tel un illusionniste, il la reconstruit. Prenons pour exemple les images: celles à travers lesquelles il nous présente le monde et les autres ne sont pas, comme on pourrait le croire, celles que captent nos yeux. Recueillies par les yeux, ces images sont décomposées, disséquées et analysées en divers lieux du cerveau. A la suite de quoi, celui-ci les reconstruit, non pas tel que les yeux les ont perçus, mais en utilisant pour cela tout ce que la psyché a auparavant mémorisé.

Mesurée par des appareils de physique, la réalité extérieure est ainsi fort différente de celle que nous percevons. Dépourvue de couleurs, elle ne présente aucune ligne franche. Un peu comme un tableau pointilliste photographié en noir et blanc. Reconstituées par le cerveau, les images mentales qui nous rendent compte de cette réalité proviennent, écrit Jacques Ninio, d'un «appareil commun à la perception et à la mémoire», la vigueur de l'image, sa qualité, sa netteté, étant simplement liées au temps d'occupation de l'appareil(2). Autrement dit: dans la perception visuelle, la prédominance de représentations imaginaires ou hallucinatoires sur celles que captent les yeux répond d'un équilibre toujours fragile.

Voilà qui éclaire cette tendance des êtres humains, à percevoir les autres et le monde non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils s'attendent à les voir. C'est aussi ce qui explique que l'érotisme puisse amplifier les qualités de l'être aimé ou les inventer de toutes pièces. Reconstituant la réalité, dans le domaine érotique, le cerveau est souvent un dangereux magicien. L'homme aimé peut être fort différent du prince charmant que voit en lui la jeune fille et la déesse à qui l'homme a livré les clefs de son âme peut cacher une croqueuse de diamants. Le vrai mystère que pose notre fonctionnement mental est celui de la mémoire qui, dans notre cerveau reconstruit la réalité. Un mystère qui reste entier, puisque les scientifiques n'ont pu trouver dans les neurones le moindre centre qui en soit le siège spécifique.

C'est au regard de ce mystère que Françoise Dolto a créé son concept d'image du corps. Donnée comme inconsciente, invisible, immatérielle, l'image du corps n'est pas le corps. C'est la mémoire de l'espace et du temps. Cette «image» mémorise toutes nos capacités affectives, sensorielles et émotives permettant la circulation des sentiments, des intentions et des affects dans l'espace et dans le temps.

Si elle ne répond d'aucun substrat matériel, si elle ne peut s'appréhender à l'oeil nu, c'est qu'elle rend compte d'une réalité elle-même impalpable, celle de l'esprit dont elle est partie intégrante. Dans la construction mentale, c'est la mémoire de notre incarnation. Une instance qui mémorise le chemin, l'histoire, le parcours par lequel l'être s'incarne dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace: celui du corps dans sa relation aux autres et aux objets. Dans le temps, celui d'une vie propre, régi et inscrit par celui de la succession des générations.

Inconsciente, cette image ne réfléchit pas le corps, mais sa mobilité. Elle est le reflet de sa vie, de son souffle, de sa capacité à émettre et réceptionner de l'information. Dans la clinique de l'enfant, ce concept rend compte de la façon dont l'être s'exprime avec son corps avant de pouvoir le faire avec des mots. Or cette expression première de l'être, qu'est la mobilité affective du corps, est aussi celle que l'on retrouve dans la

sexualité. Mémoire des espaces mentaux, dans lesquels se sont structurés les affects et les sensations, l'image du corps permet de retrouver, dans la jouissance érotique, un état fusionnel qui a tout d'abord été celui de l'enfant et de sa nourrice. Tel est l'un des premiers mystères de l'extase amoureuse.

Dans ses rapports au corps physique, l'image du corps possède, de plus, une certaine autonomie. Elle n'est pas assujettie aux frontières du corps. Elle a accès au passé et au futur. Sa mobilité étant celle de l'esprit, comme lui, elle possède un rayon d'action qui n'est pas limité par la surface de la peau. Elle est la mémoire qui permet aux structures mentales de se projeter dans le monde et d'y installer une emprise qui transcende les limites du corps. Elle peut même radicalement s'en séparer. C'est ce qui se passe dans la folie: les pathologies mentales telles l'autisme ou la schizophrénie, dans lesquelles les structures psychiques se déconnectent des structures corporelles. Elle se sépare également du corps dans les états comateux. Mais elle le fait aussi dans ces moments d'extase, décrits comme délicieux, que relatent les mystiques. Elle est donc centrale dans l'amour et le plaisir érotique. Elle y gouverne la capacité mentale de se projeter dans l'autre ou de l'accueillir au plus profond de soi, de s'installer dans son cœur ou de l'avoir dans la peau.

L'amour implique un changement de scène. Passant d'une relation de travail à un rendez vous amoureux, nous modifions le décor de nos structures mentales. C'est pour faciliter ce changement de scène que l'on se parfume, que l'on installe des lumières tamisées, que l'on s'entoure de musiques douces ou que l'on ouvre une bouteille de champagne. Cette modification du décor ambiant n'a en fait qu'un seul but. Elle vise à modifier les données de l'image que l'on se fait habituellement de son corps. C'est la façon par laquelle l'être humain essaye d'accueillir le seul vrai responsable des plaisirs érotiques: Eros ou l'enfant en lui-même.

Mémoire spatio-temporelle des sensations et des affects, l'image du corps coordonne nos différents fonctionnements psychiques. Elle est responsable de la succession de changements de scènes qu'opère la rencontre amoureuse dans nos structures mentales. L'amour faisant retour sur sa propre origine, dans l'émoi des désirs et des affects amoureux, réapparaît l'enfant. Passant au lit, à la caresse et au baiser, c'est le bébé qui noue l'étreinte des amants. Dans l'extase et les envolées de l'orgasme, c'est le fœtus qui gouverne ces étranges et voluptueuses sensations qui sont les charmes de ce dieu que les Grecs appelaient Eros.

Adam, Eve, l'Arbre et le Serpent

Reprise à son compte par la chrétienté, la conception socratique de l'Eros, l'amour-démon, se retrouve dans la mythologie du monde occidental sous les traits de cet être redoutable qu'est Satan. Le Diable est un ange déchu, un ange ayant perdu ses ailes. C'est un Eros tombé sur terre, un Eros privé de son accès au ciel. Dieu le père lui ayant fermé ses portes, il ne peut plus comme l'amour-démon de Socrate être un véhicule entre le ciel et la terre, la mortalité et l'immortalité, le monde de Dieu et celui de l'humain. Il garde toutefois, de ses origines divines, son pouvoir d'illusionniste. Changeant à volonté de forme et d'apparence, il possède une aisance à se fondre au langage qui s'enracine dans la force du souffle. Il est redoutable, car ses métamorphoses adoptent la même mobilité que la parole. Les illusions qu'il représente sont celles du désir. Symbole de ce qui corrompt et dénature l'amour, il ne représente pas les paroles que l'on y échange, mais les failles et les illusions qu'elles peuvent masquer. Voilà néanmoins ce qui lui donne droit de cité dans les structures mentales.

Enracinant l'illusion au souffle même de la vie, dans les croyances du monde occidental, le Diable est une instance d'autant plus redoutable qu'elle aveugle, dénature, obscurcit ou voile la faculté humaine de se percevoir à l'image de Dieu. C'est à dire en premier comme un être de parole, et secondairement comme un être de chair. La chair, le corps et l'univers des sensations qui en rendent compte, sont en effet posés dans la Bible comme un état secondaire au langage, mais qui, possédant sa propre autonomie, engendre toutes les difficultés de l'incarnation. C'est de cette difficulté à assumer son corps sans pour autant déchoir du statut premier où nous assoit le langage dont traite la Genèse.

Comment Dieu crée-t-il l'univers au premier chapitre de la Bible? Il le crée en le nommant: «Dieu dit que la lumière soit. Et la lumière fut».(3) Dieu n'utilise pour ce faire rien d'autre que la parole. C'est dans ce contexte qu'il crée l'homme et la femme à son image. Mais au chapitre suivant, ce travail achevé, le voila qui chôme.(4) Il se repose. Il chôme en fait d'une curieuse façon. Réapparaissant sous un nom imprononçable, YHWH Elohim,(5) il recrée ce qu'il a déjà créé au chapitre précédent. Adam tout d'abord, le jardin d'Eden à sa suite, les animaux qui le peuplent et Eve en dernier. Mais alors qu'au premier chapitre, il ne s'est servi que de sa seule parole, ici, il les matérialise, en les façonnant dans la terre. S'occupant tout d'abord d'Adam, il le modèle dans la glaise, et, par les narines, lui transmet le souffle. Le souffle est le support des mots. Mais c'est aussi un rappel de la façon dont Adam a été conçu à l'image de Dieu, puisque, au premier verset de la Bible, avant que ne s'entame la Création, il n'existe rien d'autre que ce souffle: le souffle de Dieu qui plane à la surface des eaux. Et, s'il est dit, au deuxième chapitre, que Dieu, le septième jour, chôme, c'est qu'en fait, tel un père prenant sa retraite, il délègue à Adam le mode premier de la Création: la parole. Façonnant les animaux dans la glaise, un à un, il les lui présente, pour qu'il les recrée dans le langage. C'est ce que fait Adam qui, reconstruisant le monde dans ses structures mentale, crie leur nom à chacun des êtres que Dieu lui présente. Or les animaux s'avèrent incapables de lui répondre. Voilà qui risque de le confronter à un désert spirituel et inquiète YHWH Elohim. Les intentions du Créateur

semblent claires. Il lui faut doter Adam «d'une aide contre lui»,⁽⁶⁾ d'un lieu, d'un être, d'un répondant, pouvant l'aider dans la tâche devenue dorénavant sienne, celle de recréer l'univers dans son appareil psychique et d'en rendre compte dans la parole. Constatant que les animaux ne peuvent l'épauler dans son statut de descendant divin, l'aider à assumer la production de la parole, Dieu le fait sombrer dans la torpeur afin d'extraire Eve de son côté, et non de sa côte. En traduisant *costa* par *côte*, la plupart des traductions, faites à partir du texte latin, dénaturent en fait le sens de ce mythe qui pose Eve comme le côté d'Adam dans le langage. *Costa* est une traduction de l'hébreu *tséla*, terme dont le sens le plus commun dans la Bible est «celui de "côté" et, plus particulièrement, "côté" du Michkane, du lieu de l'affirmation de la présence divine, le sanctuaire».⁽⁷⁾

Eve étant ainsi posée comme le côté du corps de souffle d'Adam, son côté dans la parole, c'est d'elle et de sa charge, le maternel et la transmission du corps, que surgiront toutes les difficultés de l'être humain à pouvoir s'assumer comme un être de langage. Dès le premier verset du chapitre suivant apparaît le Serpent qui l'attend au tournant. Et c'est par l'entremise de cet étrange personnage que s'origine, vue des fenêtres du monde occidental, la sombre histoire de l'humanité.

Le Serpent n'est pas le Diable. A cet endroit de la Genèse, rien en tout cas ne le laisse entendre. Il y symbolise les énergies du corps et plus précisément la mystérieuse mobilité qu'elles acquièrent dans l'érotisme. Cet animal, qui, telle une onde, est assujéti à la surface du sol, représente, dans notre mythologie, comme dans beaucoup d'autres de la planète, les énergies de la terre⁽⁸⁾, c'est à dire celles du corps et du registre des sensations à travers lesquelles nous le percevons.

La mythologie du Serpent est indissociable de celle qui cerne la Connaissance. Il y a deux arbres au jardin d'Eden, l'Arbre de Vie et l'Arbre de la Connaissance. Le premier symbolise l'immortalité, celle de l'âme, celle d'un homme conçu à l'image de Dieu. Le second symbolise l'incarnation et la mort. C'est en cela qu'il implique la participation humaine, la connaissance du bien et du mal, du viable et du non viable.

La double création d'Adam et Eve situe l'homme comme un être pourvu de deux existences. L'une immatérielle, celle des six jours, le situe dans son existence inconsciente, l'autre matérielle, celle de jardin d'Eden, le dote d'une conscience dont les limites et les frontières sont celles du langage. La Bible rend ainsi compte du mystère que nous sommes à nos propres yeux. Notre existence première est en effet inconsciente. Elle gouverne notre incarnation, notre venue sur terre. Mais elle gouverne aussi, tout au long de l'existence, la vie de nos organes. La conscience est sous cet angle un phénomène aussi secondaire que tardif. Elle ne se structure qu'avec l'acquisition du langage, autour de la deuxième année. Mais elle relègue alors dans les souterrains de l'amnésie infantile l'époque où nous étions un bébé et à fortiori un fœtus. Oubliée, cette époque est néanmoins celle où se constitue et se structure notre peau de sensations, cette peau de souffle de plaisir que l'on retrouve dans l'érotisme. Voilà donc ce dont traite le mythe de l'Arbre et du Serpent. La connaissance implique nos actes de vie. Elle s'acquiert dans le fait même d'exister. Mais au regard des premières années de la vie, elle réclame de pouvoir en transgresser l'oubli. Le corps est à ce niveau porteur d'une mémoire qui n'offre aucun accès direct à la conscience. Voilà ce que représente le Fruit de l'Arbre. Il représente le secret des organes et la peau de sensations qui enrobe leurs mystères.

L'accès au fruit des profondeurs du corps s'effectue pour Adam et Eve par l'entremise du Serpent. La seule chose qui caractérise cet animal dans la Bible est sa ruse et sa nudité. C'est pourquoi l'on y a vu le sexe d'Adam. Peut être, mais à condition de concevoir que le phallus est un organe dont on crée la magie à deux, et l'érection, une sortie des muqueuses opérant une rencontre d'intérieur à intérieur. Car le serpent représente avant tout ici les énergies du corps et de la peau de sensations qui en dévoile le mystère. La place, que le mythe octroie à ces ministres de la représentation que sont les yeux, ne s'y trompe pas. Le Serpent en a déjà averti la femme: «si vous mangez du fruit, lui a-t-il dit, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Elohim. Vous connaîtrez le bien et le mal».⁽⁹⁾ Or que leur apprend ce représentant de la nudité? Ne leur parle-t-il pas de la jouissance érotique? Et si tel est le cas, ne faut-il pas y entendre: «vos yeux s'ouvriront sur des paysages intérieurs, vous verrez de quelle façon vous êtes à l'image de Dieu. Vous connaîtrez le viable et le non viable: la descendance et le tombeau».

Eve et Adam s'empresse sur le champ de rendre hommage à ce mystérieux fruit qu'est le corps. Le Livre ajoute alors: «leurs yeux s'ouvrirent, ils virent qu'ils étaient nus et se vêtirent de feuilles de figuier»⁽¹⁰⁾. Interpréter ce verset, comme l'on voulu les églises, en y voyant une découverte de la pudibonderie, est, dans le contexte mythologique où se situe cette histoire, une absurdité. Chez l'être humain, le vestimentaire est, à ses origines, une parure. On l'observe chez tous les peuples primitifs qui, vivant nus, se couvrent de fleurs, de plumes, de peaux de bêtes et de breloques de toutes sortes. Or la parure ne vise pas à faire abstraction de son sexe. Elle en expose et souligne les charmes. Et, si elle le voile, c'est pour mieux en évoquer la magie. Voilà ce que représente cette soudaine ouverture des yeux. Elle installe dans le vestimentaire la découverte des paysages intérieurs que révèle la pénétration et le contact des muqueuses.

Physique de la communication érotique et de l'orgasme

Un beau jour Galilée déclara que la terre était ronde. L'idée parût à ce point barbare qu'il risquât le bûcher. Quelques temps plus tard, Einstein nous apprit que le temps et l'espace n'étaient pas des réalités fiables. Qu'ils étaient élastiques. Que la taille d'un décimètre se modifie en fonction de la vitesse à laquelle il se propulse et que la durée d'une vie augmente ou rétrécit en fonction de cette même vitesse. La mécanique quantique a emboîté le pas de cette course aux mystères. Elle nous annonce que la réalité de l'univers se présente sous deux aspects différents. Les matériaux qui en forment la texture apparaissent, dit-elle, d'un côté sous la forme de particules, de l'autre sous une forme ondulatoire, mais jamais sous ces deux aspects à la fois. L'univers serait-il, comme on l'a vu pour Adam, doté d'une double existence? Laissons les physiciens répondre à cette question pour la considérer sous l'angle de la réalité humaine.

La dualité du corps et de l'âme, l'existence physique et l'existence spirituelle, répondent en fait d'une réalité semblable à celle que nous présente la mécanique quantique. Comme tout objet de l'univers, le corps est constitué d'atomes. Notre existence physique, matérielle, est moléculaire. Notre existence mentale est plus mystérieuse, car, elle ne se perçoit qu'à travers son expression. Le support de cette expression repose néanmoins sur une réalité physique. Il est ondulatoire. Les mots que nous prononçons, les intensités lumineuses formant les images que réceptionnent nos yeux ou les sensations que procure la rencontre amoureuse, ne sont rien d'autre que des ondes, c'est à dire des vibrations qui se différencient les unes des autres par leur amplitude ou leur fréquence.

S'exprimant dans ses facultés vibratoires, le corps érotique est un corps de souffle, et l'amour charnel, la recherche de résonnance communes. Dans le corps à corps érotique, la communication amoureuse repose sur ce que les physiciens appellent la résonnance. La résonnance est une propriété vibratoire. Elle définit la façon dont deux forces vibrantes s'unissent dans une même activité. Vous écoutez, par exemple, deux personnes chanter. Si elles chantent la même chose dans le même tempo, si leurs voix sont, comme le souligne le langage, à l'unisson, il devient impossible de discerner de quelle bouche sort le son. Cela provient de ce que les voix forment alors un espace commun. Elles se sont dissoutes dans le même espace vibratoire en y additionnant leur puissance. Voilà ce qu'est la résonnance. En physique, c'est un concept qui décrit l'action d'une force vibrante ou périodique sur n'importe quel système mécanique. On dit qu'il y a résonnance lorsque la fréquence de cette force devient égale à celle du système mécanique. C'est ce qui explique que des soldats, traversant au pas cadencé un pont suspendu, puissent le faire s'écrouler. Le pont est un système mécanique possédant une fréquence propre. La marche cadencée, une force périodique qui s'exerce sur lui. Si la fréquence de la marche est égale à la fréquence propre du pont, celui-ci se met à vibrer à son amplitude maximale et peut alors s'écrouler. Ce qui est valable pour le pont l'est pour tout système mécanique ou électrique. Or le corps est un système de cette sorte. La résonnance est ainsi un concept permettant de comprendre les mécanismes de l'amour et de l'éjaculation.

Dès que les amants se rencontrent, dès qu'ils se touchent, dès que les vibrations de leurs désirs entrent en résonnance, l'amour les installe dans un espace qui leur devient commun. Eros modifie ainsi les décors de leurs structures mentales: leur existence vibratoire prenant le pas sur leur existence moléculaire, la perception qu'ils ont de leur corps s'en modifie. L'érotisme semble en abolir les frontières. Cette soudaine sensation de légèreté ou de puissance qui transcende les limites du corps provient, en fait, de la résonnance des vibrations sensorielles. Les sensations de fusion que l'on ressent dans l'amour ne rendent en effet pas compte du corps dans sa dimension matérielle. Elles rendent compte de la façon dont il vibre alors dans un espace psychique tendant à être commun avec celui de l'être aimé.

L'amour charnel s'exprime ainsi dans un registre vibratoire dont les clefs sont la recherche de résonnance communes. Imaginons un violon et un violoncelle jouant la même mélodie. Ils produisent des vibrations, de la musique. La façon dont ils s'accordent ne provient pas des instruments mais de la virtuosité de ceux qui en jouent. Il en va de même dans l'amour. Semblable à celle de la musique, la qualité de la jouissance érotique est d'émanation spirituelle. Dans la musique, la qualité du son est amplifiée par les caisses de résonnance que sont les instruments. Dans l'amour, ce sont les corps qui assurent cette fonction. L'intensité, la puissance et la volupté du plaisir érotique émanent d'une rencontre vibratoire dans laquelle les esprits se rejoignent. Gouvernée par les partitions imaginaires où s'accordent les psychés, sa modulation dépend de cette rencontre qu'installe la résonnance des sensations et des fantasmes.

Le plaisir érotique implique le corps de souffle d'une toute autre façon que celle mise en jeu par la parole. C'est néanmoins ce corps qu'il implique. La jouissance sexuelle peut ainsi se concevoir comme un verbe sans paroles, un verbe plus dense et plus universel que les mots, mais dont la mystérieuse phonétique vibratoire échappe à l'entendement courant. La jouissance est, sous cet angle, une langue divine. Une langue de souffles. Elle est ce souffle transmis par Dieu à l'Homme et à la Femme. Une langue universelle et en cela semblable à celle qui, dans la Bible, était encore en usage avant que Dieu ne fasse s'effondrer la tour de Babel.

Le désir des hommes de construire cette gigantesque tour, afin d'atteindre le ciel et les plaisirs divins n'est pas sans évoquer la façon dont on désigne l'orgasme comme un événement où l'on «s'est envoyé en l'air». Or cela n'est possible que si deux êtres parlent le même langage vibratoire. Voilà qui désigne cette langue, une et universelle, que parlaient les hommes avant l'effondrement de la tour. Tentative de retrouvailles de cette langue

céleste faite d'une énergie dont la pureté conduit à d'incroyables envolées, l'amour charnel est le fruit d'une communication vibratoire, à ce point mystérieuse, qu'elle ne se perçoit qu'à condition que les corps en réfléchissent la danse. L'amour est une construction fragile, car elle est vibratoire. La résonance qui unit les corps de souffle n'est pas une union stable. Comme la tour elle-même, ou le pont traversé par des soldats au pas cadencé, le monde paradisiaque et divin de la jouissance est destiné à s'écrouler, lorsque la fréquence des vibrations érotiques atteint son amplitude maximale. C'est l'éjaculation qui, semblable à la foudre de Dieu, fait retomber les amoureux sur terre.

Le Diable ou la peur du retour à une sexualité incestueuse

L'existence mentale s'exprime dans un système de représentations mettant en jeu nos organes sensoriels. Les représentations sont des lieux de rencontre. Elles permettent à nos cerveaux d'établir des territoires communs sur lesquels ils entrent en contact. Radicalement séparés les uns des autres dans notre corps, nous ne le sommes plus dans le langage. Les mots sont des représentations de bruits. Lorsque nous en émettons un, nous créons un bruit qui est, en fait, un espace ondulatoire reliant notre bouche à l'oreille qui le reçoit. Cet espace est celui de la rencontre des esprits.

Notre système de représentations se déploie dans trois registres: les sensations, les images et les mots. Ces trois registres sont les enveloppes ou les frontières de l'image du corps. A eux trois, ils forment la «peau» des structures mentales: les lieux ou les surfaces par lesquelles notre appareil psychique entre en relation avec celui des autres.

La sensation est une peau psychique qui situe l'être en premier dans son corps. C'est un mode d'expression premier, celui du nourrisson. C'est le registre mental prédominant dans l'érotisme, la surface la plus interne de l'image du corps, celle qui assujettit l'être à sa dimension la plus matérielle, à sa présence la plus incarnée.

Les bruits à l'inverse, se codifient dans une langue, pour former, à partir de la deuxième année de l'enfant, la surface la plus externe de l'image du corps, celle par laquelle nos structures psychiques sont extérieures à nous mêmes, se mettent en forme et s'expriment à l'extérieur de nous, dans le langage.

Le monde des images s'exprime par les yeux. C'est l'univers des peintres, des photographes et des cinéastes. Dans la construction de l'enfant, c'est un mode d'expression qui précède l'entrée dans la parole. L'être naissant doit tout d'abord intégrer l'espace. C'est la première fonction du regard. L'appareil psychique, avons-nous vu, fonctionne comme un magicien. Il reconstruit la réalité qui l'entoure. C'est ce que fait le nourrisson. Mais, la reconstruisant dans son propre système mental, il y installe des images positives ou négatives. Positives, sur ce qu'il désire. Négatives sur ce qui l'importune. Les images produites par son cerveau ne se limitent donc pas à décrire la réalité extérieure. Elles représentent aussi sa réalité interne, l'univers de son corps et la peau de sensations à travers laquelle il en perçoit la vie. Les images mentales sont ainsi à double face. Elles ouvrent d'un côté sur la réalité externe, de l'autre sur l'intériorité de notre être. D'un côté sur le registre intime et personnel des sensations. De l'autre sur celui, collectif, des mots et du langage.

Dans l'érotisme, les images à travers lesquelles s'expriment les fantasmes ont cette fonction d'interface. La jouissance amoureuse se déploie dans le registre des sensations, mais elle se représente le plus souvent dans celui des images. Dès qu'il devient adulte, si l'homme tente d'ignorer son sexe ou en néglige la tenue, il est envahi par des fantasmes qui le rappellent à la réalité terrestre. Assaillant l'être, ces images, souvent encombrantes, visent à établir un pont entre sa réalité sociale et sa réalité affective. Tel est la première fonction des fantasmes. Ils établissent une liaison, une articulation, un passage, entre l'intimité du corps, l'univers charnel, et celui, langagier, externe et collectif, de notre relation aux autres. Ils établissent un lien entre la nudité, la peau de sensations où se cache notre intimité et celle où le langage est un vêtement que l'on enfile dans sa relation aux autres.

Les sensations et les mots sont ainsi comme l'endoderme et l'épiderme de nos structures mentales. Ce sont les faces externes et internes de nos enveloppes psychiques. L'une étant tournée vers la matérialité du corps. L'autre vers l'immatérialité des échanges spirituels. Les images en sont le derme. Elles établissent une frontière entre la matérialité corporelle et l'immatérialité mentale. Un relais entre la structure moléculaire du corps et celle, ondulatoire, de l'esprit. Servant de plaque tournante entre ces deux registres, elles occupent une place incontournable dans l'érotisme.

Dans la construction de l'enfant, l'enracinement dans les sensations précède l'enracinement dans le langage. La peau érotique, la peau de sensations, se construit dès le stade foetal pour se structurer ensuite dans les échanges énergétiques et spirituels qui relient le nourrisson à sa mère. L'entrée dans la parole relègue à l'arrière plan cette peau de sensations à travers laquelle s'expriment les bébés. Avec l'acquisition des mots, l'enfant se constitue de nouvelles frontières psychiques, celles où le langage est un espace permettant à deux psychés de se rencontrer. La construction de l'être se déplace alors de la bouche au coeur. Au registre des sensations qui prévaut chez le bébé se substitue celui des sentiments dont dépend la maturation de l'enfant. Mais

ce passage du bébé à l'enfant ne s'effectuant pas avant la deuxième année, c'est dans cette antériorité de la sensation sur le Verbe que les religieux du monde occidental ont cru voir les agissements du Malin.

Or si ce redoutable illusionniste peut s'installer dans les structures mentales, il le fait grâce aux trous, aux ténèbres, aux inter-dits: aux mots tabous, et autres recoins obscurs de la langue maternelle dans laquelle l'esprit a pris forme et s'est construit. Les fantasmes sont, à ce niveau, des questions d'enfant, n'ayant pu trouver réponse dans la bouche des parents. Ce sont des images, restées en suspens dans l'appareil psychique, pour n'avoir pu, à cet âge, trouver les mots, leur donnant droit de cité dans la réalité extérieure.

Qu'elles aient formes animales, humaines ou célestes, qu'elles soient posées comme bonnes ou mauvaises, les divinités soutiennent l'esprit face à la multiplicité des chemins qui s'offrent à lui. Le Diable, en étant une, assume ce rôle à sa façon. Mais pourquoi le représente-t-on comme une bête immonde à laquelle on craint de devoir s'identifier? Mi-homme, mi-bête, le Malin est un être que l'on redoute car il oeuvre à l'inversion du temps. Y étant lui-même insensible, il ignore l'interdit de l'inceste et brouille les repères de la succession des générations. Or s'il peut agir ainsi, c'est qu'il possède, pour atout dans ses charmes, la bisexualité et la stérilité. Cet Eros qui a perdu ses ailes, paie ainsi sa déchéance. Comme les autres archanges, c'est un émissaire divin, mais un émissaire qui, ayant opté pour les plaisirs de la terre, a vu se fermer les portes du ciel. C'est néanmoins la raison pour laquelle on le juge expert dans les plaisirs de la chair et qu'on taxe d'immonde la jouissance qui est de son domaine. On l'imagine tortillant des fesses autant que de la verge. Répondant à celle de l'anus, la stérilité de son membre laisse entrevoir une jouissance d'autant plus certaine qu'elle ne prête pas à conséquences. Ses charmes sont ceux d'un plaisir illimité qui, transgressant les limites du corps, y découvre l'Enfer. Concentré de tous les rêves masochistes, l'Enfer est ainsi présenté par les églises, comme une mise à nu de la peau de sensations, dont l'horrible terreur est de ne connaître aucune fin.

Or, cet animal que l'on appelle le Diable n'existe pas dans la nature. Il n'existe qu'en l'homme. Mais alors, quel est l'animal qui, en soi-même, peut connaître une jouissance dont les ressorts sont ceux de la bisexualité et de la stérilité? Il n'y en a qu'un. C'est l'enfant marchant à quatre pattes, avant que la parole ne lui apprenne le rôle des génitoires dans la reproduction. A cet âge, l'homme n'a encore ni la maîtrise des mots, ni celle de ses sphincters. Ces deux acquisitions succèdent à la station debout. La jouissance que lui procure la manipulation de l'anus, des excréments, de la verge ou du clitoris, n'est alors, ni sous l'emprise du Diable, ni sous la gouverne de Dieu. Elle dépend très précisément de la mère.

L'enfant peut jouir de son corps sous des formes multiples. Mais dans le rapport charnel à sa mère, sa jouissance est gouvernée par les orifices qui le relie à elle. La bouche en premier, l'anus à sa suite. Deux orifices pouvant jouer un rôle dans la sexualité, mais néanmoins stériles. La jouissance infantile se caractérise donc par sa stérilité. Cette stérilité, qui fait le charme de l'amour que l'enfant porte à sa mère, est aussi ce qui lui permet par la suite de dévaloriser cette relation première. Mais cela, à condition qu'il puisse se représenter le rôle du sexe de son père dans sa venue sur terre et que les adultes n'interdisent pas les mots à travers lesquels se représente la sexualité.

Ce diabolotin, qu'est tout d'abord l'enfant, possède une liberté imaginative, non seulement plus étendue, mais plus mobile que celle de l'adulte. Dès qu'on interdit à ce petit diable de se représenter la sexualité de ses parents, sa faculté à associer le sexe aux orifices du corps dont il connaît l'usage est, en fait, la seule façon qu'il ait de se donner une théorie de la sexualité. Du même coup, à l'âge adulte, ce qui posera problème dans l'utilisation sexuelle de la bouche ou de l'anus sera la peur de retrouver une jouissance, évoquant autant le rapport à la mère que la stérilité de l'enfant.

Cette peur du retour à une sexualité précédant la station debout a fait du Moyen-âge une époque où la sodomie était passible du bûcher. L'effroi que soulève le Diable étant avant tout la peur de retrouver la sexualité incestueuse, orale ou anale, que l'on a connue avec sa mère, considérer la fellation, le cunnilingus ou l'utilisation sexuelle de l'anus comme des actes diaboliques, c'est, en fait, désigner la sexualité de l'enfant comme le seul vrai lieu de l'Enfer. «J'ai rêvé que je sodomisais mon père» me disait un jeune homme qui, effrayé par ce cauchemar, avait sur le champ décroché son téléphone pour rencontrer un psychanalyste. L'enfer désigne un lieu où l'homme est terrorisé par ses propres fantasmes, épouvanté de voir en eux une dimension de sa vie mentale qui semble lui échapper. Avec quelle absence de mots se construisent de tels fantasmes? Quel sens ont-ils? Et de quelles énergies sont-ils l'enjeu?

Activité mentale originaire et construction des fantasmes

La théorie freudienne assimile l'activité mentale à une énergie qui varie en fonction de la rapidité mise par le cerveau à connecter les représentations qu'il met en scène. Dans la jonction des mots et des images, la pensée fantasmagorique utilise des voies plus courtes que la pensée rationnelle. Freud considère ainsi l'énergie psychique comme une activité se déployant dans des processus mentaux, n'ayant pas les mêmes fonctions, et se caractérisant par la mobilité de l'énergie psychique qu'ils gouvernent. Il distingue deux formes d'activité mentale: les processus secondaires qui correspondent aux facultés de jugement, de discernement et d'analyse, et les processus primaires qui s'expriment dans la créativité imaginaire et la langue fantasmagorique. L'énergie des

processus primaires est, pour lui, une «énergie libre». C'est la pensée associative. Celle qui s'exprime dans les jeux de mots, l'art, et toutes formes d'activité demandant de pouvoir évoluer librement d'une idée à l'autre en contournant toute connexion logique. S'épanouissant dans l'amour, c'est une activité mentale qui présente un certain danger. Tournée avant tout vers l'extériorisation et la dépense, elle peut mettre en péril l'économie de la personne. Ce à quoi s'opposent les processus secondaires. Mettant en jeu une «énergie liée», plus tempérée, tournée vers le Moi et la personne, les processus secondaires s'opposent aux dépenses superflues. Gardiens de l'intégrité mentale, ils assurent les liaisons dont dépend l'unité de l'individu. C'est la pensée logique, la faculté de jugement: la raison.

Conceptualisés plus tardivement,(11) les processus originaires reposent sur une mobilité psychique beaucoup plus mystérieuse: la faculté d'être mentalement tout à la fois soi-même et l'autre. C'est l'activité mentale permettant d'expliquer l'empathie et la télépathie. Dans la cure analytique, cette activité mentale apparaît, par exemple, lorsque, ignorant tout de notre intimité, nos clients se mettent à nous parler du livre que nous sommes en train de lire, du musée que nous sommes allés visiter ce week-end ou de tout autre événement qu'ils sont censés ignorer. Situait l'être dans un espace mental qui est, tout à la fois, lui-même et l'autre, l'activité mentale originaire est, pour Piétra Aulagnier, une activité de l'esprit qui, ignorant toute séparation entre soi et l'autre, «se mire elle même dans son propre fonctionnement».(12) En présentant sa propre réalité psychique comme un territoire ne se distinguant pas de celui de l'autre, cette activité mentale occupe une certaine place dans l'érotisme. Mais elle est tout d'abord celle qui relie le nourrisson à sa mère.

A sa naissance, le bébé ignore toutes distinctions entre lui, les autres et l'univers. Fait-il partie du sein qui entre en contact avec ses lèvres? des bras et des mains qui le portent? des yeux qui le regardent? de la voix qui lui parle? Ou au contraire, ce qu'il ressent dans l'espace de son corps comme du plaisir ou du déplaisir est-il la propriété de ces êtres qui veillent sur lui?

Dans cet espace antérieur à la différenciation du Moi du non-Moi, où soi-même, sa maman, le monde et les autres ne sont qu'une seule et même contrée, la mobilité des processus psychiques ignore radicalement la distinction entre l'affect et la représentation. Pour le bébé, l'émoi est dans ce qui l'évoque. Il ne différencie pas encore les sentiments, les angoisses ou les désirs, des bruits, des images ou des objets qui les représentent. En traitant ainsi les mots, les images ou les objets comme des affects, l'Originaire est l'activité mentale de représentation la plus archaïque, la forme la plus ancienne d'activité psychique qui mette en jeu des représentations. Sa mobilité est duelle. Ne connaissant que deux directions, elle se manifeste comme une activité d'auto-engendrement ou d'auto-destruction. Elle permet à l'enfant de s'enraciner dans cet espace où les frontières entre lui et ses parents n'existent pas encore. De s'y enraciner ou de s'en déraciner. Cela en fonction de la valence positive ou négative des représentation-affects: des pictogrammes(13) qu'il y rencontre.

La psyché se construit de la même façon que le corps, à partir de matériaux pris à l'extérieur de soi. Pour ce faire, elle n'utilise pas l'air ou le lait. Elle se met en place comme un puzzle, en assimilant des ensembles de représentations, des zones ou des morceaux, des parcelles ou des fragments de la psyché des autres. Chaque fois que nous lisons un livre, regardons un tableau ou recevons, d'une bouche amie, une parole nouvelle, nous ajoutons quelques pièces à ce puzzle de connections spatio-temporelles qu'est la psyché humaine.(14) L'activité mentale originaire est à ce niveau une activité d'enracinement. Accueillant en lui, dans sa propre psyché, celle des différentes personnes qui le prennent en charge, le nourrisson installe les bases de son système de représentations. Comment expliquer en effet qu'un bébé comprenne nos pensées lorsque nous lui parlons? Ne distinguant pas encore les mots, il n'en perçoit pas moins le sens qui s'en dégage. Et nous le fait savoir, en réagissant promptement aux intentions qui sous-tendent nos paroles. Cette façon de percevoir l'intention de celui qui s'adresse à lui n'implique pas les mots. Elle s'attache aux mouvements des paroles, à leur intensité, leur rythme, leur brutalité ou leur douceur. Le bébé ne comprend, ni les signifiés, ni les signifiants. Il perçoit l'intensité vibratoire des mots et cela lui suffit à en décrypter l'intention. Ce qui amène à penser que les bébés ont spontanément la capacité d'entrer en résonance avec ceux qui s'adressent à eux. Ils nous comprennent sur un mode empathique ou télépathique. Ils accueillent nos pensées, non pas pour les comprendre ou les disséquer, mais pour participer à ce que nous vivons.

Cette activité mentale première est celle à partir de laquelle se structurent les fantasmes, celle d'où émergent les processus primaires. A l'âge adulte, l'on en retrouve la trace dans les images ou les objets qui provoquent de la répulsion ou déclenchent une phobie. Mais aussi dans ceux qui, comme dans le fétichisme, mobilisent le désir sexuel. Dans la phobie, une image apparemment dépourvue de sens, une fleur, un serpent, une araignée, provoque, une angoisse terrible. Pourquoi? Parce que cette image est la persistance d'un affect-représentation, d'un pictogramme infantile à valeur négative. Un pictogramme d'involution disant: attention danger! A contrario, dans le fétichisme, le désir sexuel dépend de l'image d'une chaussure ou de tout autre objet aussi saugrenu. Le fétiche ne possède ce pouvoir magique que parce qu'il est la survivance d'un pictogramme à valence positive, d'un affect-représentation signifiant: par ici plaisir.

Pour Freud, la relation d'objet: la possibilité d'éprouver du désir pour un autre, conçu comme différent et séparé de soi, dépend des processus primaires. C'est pour lui, l'activité mentale qui, soutenant le désir dans sa

dimension sexuée, se manifeste à travers les fantasmes. Or l'étrangeté de ces représentations particulières que sont les fantasmes sexuels vient de leur pouvoir énergétique. Ce sont des représentations dont l'invocation mobilise instantanément les énergies sexuelles. Le désir sexuel peut se manifester à travers des fantasmes. Mais inversement, la mise en jeu des fantasmes mobilise les énergies sexuelles. C'est en cela d'ailleurs qu'ils peuvent faire peur. Les fantasmes sont donc des énergies-représentations ou des représentations-énergies, se construisant avec des pictogrammes à valences positives.

La construction affective de l'enfant structure ainsi un fonctionnement mental, le processus primaire, caractérisé par la présence de représentations issues du processus originare dont la mise en jeu mobilise les énergies sexuelles. Cette structuration correspond au passage de la dyade Mère/enfant à la relation d'objet, de l'entité originare et indifférenciée que le nourrisson forme avec sa mère, à une relation où il est tour à tour séparé et relié à elle. Chez le bébé, les pulsions d'emprise étaient des pulsions d'agrippement gouvernées par les processus originaires. Dans la relation d'objet, elles s'articulent à un certain nombre de pictogrammes, matériaux avec lesquels se constitue l'appareillage fantasmatique qui soutiendra la sexualité à l'âge adulte.

Dans la rencontre amoureuse, la remise en jeu des processus primaires s'effectue en sens inverse. Les affects, les émotions et les fantasmes sont porteurs d'énergie-représentations: de pictogrammes qui, enracinés dans l'Originare, permettent aux amoureux de renouer avec un fonctionnement mental qui a tout d'abord été celui de la dyade mère/enfant. Telle est l'une des clefs de la jouissance érotique. L'amour peut être vécu comme dangereux, car la dyade amoureuse abolit les frontières mentales. Ce ne sont pas les fantasmes qui sont vécus comme dangereux, mais le fait qu'ils puissent remettre en jeu l'activité mentale originare, qui, elle, a tendance à considérer la personne aimée comme une partie de soi-même.

La vie fantasmatique est à première vue un univers assez anarchique. Les fantasmes présentent toutes sortes de bizarreries responsables de ce que l'on appelle les perversions. Les perversions ne sont pas des troubles de la fonction sexuelle. Elles n'interdisent pas l'érotisme. Et de plus, ceux qui s'y adonnent le vivent plutôt bien. Si les perversions renvoient à une faille, un traumatisme ou un manque dans la construction de l'enfant, celui-ci ne concerne pas le sexe, mais le coeur et le registre des sentiments. Dans sa dimension psychique, le traumatisme est un événement que la parole n'a pu symboliser. L'enfant vit quelque chose qui provoque en lui des sensations, des émois ou des affects, mais il ne trouve nulle part les mots qui lui permettent d'en rendre compte. Il a donc éprouvé quelque chose qu'il n'a qu'à moitié le droit de vivre. Quelque chose, restant vivant dans la mémoire de son corps, mais mort à l'extérieur, car ne pouvant pas se vivre dans les mots et le langage. Voilà ce qu'est le traumatisme dans sa dimension la plus quotidienne. Les perversions proviennent donc de traumatismes qu'en général personne, et pas même l'enfant, n'a repéré comme tels. Ce peut être un éclat de rire venant en réponse à ses questions, une gifle lui interdisant de parler de ces vilaines choses. C'est en tous cas quelque chose qui, par rapport à son vécu et ses questions sexuelles, a blessé le coeur de l'enfant, l'a enfermé dans ses questions, et ne lui a laissé pour y répondre que sa seule vie fantasmatique.

Si par exemple l'enfant reçoit une gifle en réponse à ses questions sur le sexe, il lui est impossible de comprendre de quelle bêtise il est cause. Il peut bien sur penser, dans ses processus rationnels, que sa mère est folle, excédée ou en manque d'amour. Mais dans ses fantasmes, il n'imaginera pas qu'elle puisse être motivée par autre chose que son propre désir. Si elle le frappe un peu trop souvent, il aura alors tendance à l'interpréter dans sa vie fantasmatique comme le signe certain de l'amour qu'elle lui porte. C'est ainsi qu'il pourra mettre en place une structure masochiste. Estimant devoir l'alléger du poids de souffrance qui la met, elle, dans un tel état, il imaginera qu'il est la seule personne capable de l'en soulager. Voilà comment, à l'âge adulte, la violence trouve place dans la panoplie des fétiches que la sexualité peut vénérer. Souffrir a, dans ce cas, été conçu par l'enfant comme la façon usuelle d'établir une communication énergétique et sexuelle entre ces territoires séparés que sont soi et l'autre. Ce qui réfère alors le masochisme à la constitution des processus primaires.

Mais l'enfant battu peut aussi devenir sadique. C'est qu'il lui a alors fallu se dérober à sa propre souffrance, l'é luder ou la dénier, en s'identifiant à son agresseur. L'enfant s'approprie alors la violence de ses parents en l'idéalisant. L'éliminant, en la reprenant à son compte, il évite ainsi, au moins imaginarement, d'en être détruit. Pour l'enfant, les parents sont des dieux. Ce sont eux qui donnent la vie. Battu, il a donc tendance à considérer leur violence comme une qualité divine et semblable à celle de l'énergie avec laquelle ils lui ont donné vie. Mais, dans ce cas, la reprise à son compte du sadisme parental ne concerne pas que la constitution des processus primaires. Cette identification à l'agresseur implique tout d'abord ces processus psychiques antérieurs à la constitution d'une psyché individuelle que sont les processus originaires.

Masturbation et fétiches

La boîte à malices du grand illusionniste, du Malin, se cache ainsi, paradoxalement, dans l'irreprésentable féminité des mères, que notre culture a accrochée au sourire de la Madone. Dans ce tendre et vapoureux silence qui immortalise le chérubin sous la houlette d'une mère asexuée et d'un père jouant le même jeu, la sexualité adulte ne peut que remettre en scène les questions auxquelles l'enfant n'a pu trouver réponse. Tel est le chemin des perversions. Étymologiquement, un terme voulant dire: voie à l'envers. Désignant donc un

chemin sexuel partant de l'âge adulte à la recherche de l'enfance. Et non plus une voie permettant de la quitter pour devenir adulte.

Ceux qui ne peuvent éjaculer sans y adjoindre le contact d'un tissu de caoutchouc ou la vision d'une chaussure ont très tôt été questionnés par l'existence du plaisir sexuel. L'un des hommes auxquels je pense affectionnait les chaussures au point où elles étaient, dans ses ébats érotiques, les seuls objets féminins susceptibles de recevoir ses éjaculations. Il devait avoir un peu moins de six ans lorsqu'il entendit un ami de son père raconter, les yeux allumés d'une brillance inaccoutumée, un événement au cours duquel «il avait pris son pied». L'enfant imagina que les adultes prenaient plaisir à se sucer les orteils comme il avait vu un bébé le faire. Il en posa la question à son père, mais n'eut pour seule réponse qu'un grand éclat de rire qui blessa irrémédiablement sa curiosité infantile. Meurtri par cet événement où il avait vu son père le rejeter du monde des hommes, il n'eut par la suite de cesse que de résoudre le mystère de cet étrange «pied» sur lequel s'était refermée la bouche paternelle. Il passa le reste de son enfance dans le placard à chaussures de sa mère qui furent dès lors ses seuls jouets. Il leur donnait des noms tendres, les classait par famille, les installait comme des marionnettes sur ses menottes ou les alignait en file indienne comme des petites voitures. C'est ainsi, dans un placard, où les chaussures avaient été le premier véhicule de ses fantasmagories enfantines, qu'il avait rêvé devenir, comme dans la chanson, le petit cordonnier qui, par la grâce de son talent, obtient les faveurs de l'inaccessible princesse. A l'âge adulte, il continuait, sur la même ligne, à honorer de ses éjaculations, les innombrables escarpins qu'il offrait à sa belle.

Tels peuvent être les effets du silence dévastateur par lequel les pères interdisent à l'enfant tout droit de regard sur leur sexualité. Le silence des mères joue aussi pour beaucoup dans la genèse des perversions, car c'est, le plus souvent à elles et au moment de la toilette, que l'enfant pose les questions concernant le corps et sa sexualité.

Le fétichisme d'Hercule Moineau(15) ne lui aurait probablement jamais posé problème, si les tabliers de caoutchouc qui régnaient de la toute la puissance du Malin sur sa sexualité n'avaient mis son foyer en danger. Sa passion du caoutchouc était telle que son épouse en était arrivée à considérer les tabliers qu'il lui faisait porter dans leurs ébats érotiques, comme d'épouvantables rivales qu'elle lacérait de ses ongles ou piétinait de rage.

Cet homme avait très précocement découvert une jouissance incestueuse sur les tabliers de caoutchouc que portait sa mère à l'heure de la toilette. Afin de prévenir une malformation du prépuce, un phimosis, elle l'installait sur ses genoux, pour consciencieusement le masturber en silence.

La femme d'Hercule n'avait donc pas tout à fait tort de considérer sa passion fétiche du caoutchouc comme une dangereuse rivale. Elle croyait lui reprocher ses inventions érotiques. Elle se révoltait en fait à l'idée de devoir partager toute sa vie une sexualité masturbatoire qui ne sortait pas de l'auto-érotisme incestueux de son enfance à lui. Ces tabliers représentaient pour elle la présence illégitime d'une belle-mère qui s'était, de cette façon, installée dans le lit conjugal. Mais pour lui, ils étaient la survivance des questions auxquelles sa mère n'avait pas su répondre.

Le masturbant tous les matins en silence, celle-ci n'avait pu mettre aucun mot sur le plaisir que procurait à l'enfant cette étrange toilette. Interdit, où il était, de se représenter la sexualité des adultes, il avait attribué cette découverte précoce du plaisir érotique à la seule magie du caoutchouc. Son fétichisme reflétait l'idée qu'il s'était alors forgée de la jouissance: une masturbation materno-hygiénique que le caoutchouc rendait délicieuse. L'amour était pour lui une affaire de peau, de toucher, de contact. De caoutchouc, et non de paroles. Sa libido s'était structurée sur un mode purement kinesthésique: une hypertrophie de la peau de sensations s'exprimant au détriment de tout autre mode d'expression érotique.

La séduction de l'enfant par l'adulte a souvent cet effet. S'effectuant sans un mot, elle renvoie les questions qu'il se pose au seul registre de l'agréable ou du désagréable. Elle lui évite ainsi d'avoir à interroger le sexe dans sa fonction, ses mystères et son rapport à la mort. Rendant inutile de se forger des représentations imaginaires et mentales de la sexualité, elle court-circuite les facultés d'investigation de l'enfant. Installant la sensation comme seule réponse à ses questions, elle entrave d'autant sa construction sexuelle.

Cela donne une sexualité dans laquelle on est contraint de se toucher avant de se parler. Ce sont les sensations provoquées par la couche culotte, l'odeur des sandales maternelles, ou la volupté de ses coups, que la jouissance vise tout d'abord à remettre en scène. Mais elle ne peut le faire que dans le cadre d'un scénario préétabli. C'est la fonction du fétiche d'être garant de ce cadre. Mais c'est aussi ce qui emprisonne la sexualité dans les questions que l'enfance n'a pas eu le droit de se poser.

Dans l'érotisme pervers, le temps est en quelque sorte écrasé dans celui de l'enfance. La sexualité s'interdit tout épanouissement dans l'avenir. Elle est prisonnière de cet éternel présent qu'est la jouissance elle-même. Assujettie à un scénario préétabli, elle est sous l'emprise d'une scène perdue. Celle sur laquelle, où, pour répondre aux questions que font surgir les sensations de son corps, l'enfant n'a trouvé qu'une chaussure ou un morceau de caoutchouc.

Une telle sexualité n'est pas facile à vivre. Si la forme de la chaussure, ou la couleur de la jarretelle nécessaire à l'orgasme, deviennent plus importantes que le pied ou la cuisse qui les portent, le scénario qui

emprisonne la sexualité peut passer du pré-établi à l'impartageable. D'où cette course à la jouissance qui fleurit dans les parcs, les minitels et autres lieux de rencontres. Cette poursuite effrénée du plaisir, dans laquelle le désir s'engouffre à la recherche de la scène perdue dont il est prisonnier, ne nourrit qu'un seul espoir: trouver celle ou celui avec qui partager les fantasmes que les voies habituelles de la parole n'arrivent pas à assumer.

L'érotisme pervers est souvent la survivance d'une mise à nu de la peau de sensation que l'enfance n'a pu métaboliser dans la parole. L'obstacle auquel il se heurte n'est donc pas très différent de celui que rencontre la masturbation. A l'adolescence, l'onanisme joue un rôle important dans la découverte de la sexualité, car il permet de constater la place prépondérante qu'y occupe l'activité mentale. On ne peut se masturber indépendamment de ses structures psychiques, sans faire appel à des fantasmes. Cette découverte détourne de l'onanisme. Car elle engage à se chercher un partenaire avec lequel la communication s'épanouira dans le plaisir érotique. Mais lorsque la jouissance ou l'orgasme ne peuvent advenir que sous la gouverne d'un fétiche ou de n'importe quel autre scénario préétabli, l'on en arrive à douter que la sexualité puisse être l'enjeu d'un échange. Il devient difficile d'y reconnaître un acte de communication impliquant les structures mentales.

Voilà en fait, la principale raison pouvant amener l'homme à considérer la sexualité comme une activité purement physique. Celui qui fréquente des prostituées n'a en effet pas l'impression d'y aller pour accomplir quoi que ce soit d'une activité spirituelle mettant en jeu ses capacités mentales. Certes, ce qu'il y fait évoque plus les prouesses du gymnase que les conversations philosophiques. Mais, s'il y réfléchit, peut-il y voir autre chose qu'une masturbation, heureusement plus sophistiquée que celle qu'il pratiquait à l'adolescence?

Au 19^e siècle, la sexualité bourgeoise en est arrivée à couper l'homme en deux. Les modèles bourgeois de la sexualité l'installent au bras d'une virgine épouse, ombre et moitié de lui-même. L'angélique soumission de sa compagne est le garant d'une moralité dont il préserve le pucelage. Il y tient au point d'institutionnaliser les maisons closes. Tel est l'acte chirurgical qui scinde la sexualité de l'homme occidental entre l'immaculé domaine des mères et celui des lanternes rouges où est parqué le diabolin pour qu'il puisse, en toute tranquillité, continuer à vénérer la lune noire de sa maman. Le Diable arbore un nouveau masque. C'est Dr Jekyll and Mr Hyde. Mais c'est aussi une catastrophe dans l'éducation des enfants, car elle y installe les idéologies de la «sexualité hygiénique».

L'hygiène, en ce domaine, met en avant une sexualité purement corporelle, réservée aux filles de mauvaise vie, mais dont on tolère les débordements virils. Les soldats et les jeunes garçons sont détournés sur les maisons closes. Ainsi reconnu esclave de son sexe, l'homme peut cautionner les idéologies maternelles qui ordonnent sa sexualité. Le 19^e siècle voit ainsi fleurir une «nouvelle alliance matérialiste», celle de la mère et du curé, qui cimente les idéologies bourgeoises. La nouvelle morale hygiéniste engage les mères à surveiller le corps, à en scruter le moindre recoin obscur. A tripoter l'enfant sous toutes ses coutures. Mais non pas à lui parler, puisque, en ce domaine, le silence des mères et des épouses est reconnu d'utilité publique. Tel est l'enfermement pervers dans lequel s'est enlisée la sexualité occidentale.

Élève sous le regard vigilant d'une Madone asexuée, le garçon est ainsi conduit à devoir, dans les secrets du bordel, vénérer la sanctification masturbation et fétiche d'un manque à être, dont l'origine est en sa mère. La difficulté des mères à avouer à leurs enfants qu'elles n'ont pas de pénis continue de nos jours à alimenter la boîte à malices du Seigneur de l'Obscurité. En ce début de siècle, son règne était à ce point assuré dans les bordels viennois, que Freud en vint à concevoir le fétichisme comme la tentative effrénée de doter la mère d'un phallus imaginaire, aussi illusoire que dangereux.

Sentiments et Vaudeville

L'appareillage fantasmatique: les mots, les sensations, les odeurs, les images, à travers lesquels se représente le plaisir sexuel, la sensualité et les désirs charnels, tout ce qui fait le charme de l'amour, se construit dans les sept premières années de la vie. La façon dont nous vivons notre sexualité dépend ainsi de l'âge et du contexte dans lequel s'est déroulée notre enfance. Voilà ce que découvre le monde occidental à l'aube du 20^e de siècle. C'est la théorie freudienne de l'Oedipe qui, faisant tout d'abord scandale, va très vite devenir l'un des acquis incontournable de notre culture. Produit réparateur d'une société malade, à sa naissance, la théorie freudienne n'est pas une théorie de l'amour. Posant l'inconscient de façon doctrinaire, elle explique l'origine infantile et sexuelle des troubles mentaux. Mais, ne considérant l'enfant qu'à partir du moment où il parle, elle laisse dans l'ombre les étapes de sa construction sexuelle antérieures à cet âge. Établissant une confusion entre la sexualité du bébé et celle de l'enfant, elle n'explique qu'à moitié les enjeux des perversions. Mais surtout, ne prenant pas en compte l'organisation mentale du nourrisson et, à fortiori celle de la vie foetale, elle se voit contrainte de rejeter, hors de son champ, l'univers obscur de la psychose.

Dans le vécu érotique, l'Oedipe est une articulation entre la nudité et la parure, une charnière entre la peau de sensations et celle du langage. C'est l'architecture mentale qui structure et organise le registre des sentiments. C'est une organisation des affects qui articule la peau érotique, qu'a construit le bébé, à celle des mots où se déploient les relations amoureuses. Les sentiments sont les gardiens de l'intimité. Ils en défendent

l'accès ou en ouvrent les portes. Ils forment ainsi une peau affective, un passage, une liaison entre les sensations et les paroles.

Dans la période précédant l'Oedipe, dans l'économie mentale et affective du nourrisson, le registre des sensations et celui des sentiments ne font encore qu'un. Le bébé ne différencie pas le plaisir ou la douleur, qu'il ressent dans son corps, des sentiments qui le relient à sa mère. Vers un an, il se dresse sur ses jambes. Reconstruisant le monde dans son appareil psychique, il va s'en donner un système de représentations qui lui en fournira la maîtrise. La verticalité le fait émerger des identifications animalières. Elle l'identifie aux autres humains, et lui offre, dès lors, une vision de son sexe, lui permettant de se comparer aux filles ou aux garçons, aux papas ou aux mamans. L'Oedipe s'inaugure ainsi avec la station debout. C'est tout d'abord le jeu du robinet, dans lequel la possibilité de manier le jet d'urine différencie les sexes. Partant de cette découverte, l'Oedipe est la mise en place d'une architecture affective assez complexe, articulant le registre des sensations à ceux des mots et des images. Sa mise en place s'étale sur plusieurs années. Son but: rendre solidaires les énergies corporelles d'un ensemble de représentations, d'images, d'odeurs ou de mots, qui, associant les sensations aux sentiments et au sexe, permettront à l'âge adulte d'en libérer la mobilité.

Impliquant à sa base, l'identification au parent du même sexe, l'Oedipe ne peut pas, en tout cas, être le désir de l'éliminer pour prendre sa place auprès de l'autre. Contrairement à ce que l'on a l'habitude de croire, lorsqu'un homme est particulièrement attiré par les brunes, ce n'est pas parce que cette couleur de cheveux lui rappelle sa mère. C'est parce qu'elle évoque en lui la libido de son père. Si ce dernier avait fuit le foyer conjugal, laissant le fils comme seul soutien de sa mère, à l'âge adulte, le même homme aurait tendance à ne s'intéresser qu'aux blondes. Pour le garçon, comme pour la fille, la découverte du rôle joué par le sexe du père dans sa venue sur terre est le pivot de la maturation sexuelle, le centre de l'architecture oedipienne, la révélation, à partir de laquelle, l'enfant va pouvoir idéaliser la sexualité adulte et rejeter celle, infantile, qu'il a connue avec sa mère.(16) C'est l'endroit, nous l'avons vu, où échouent les perversions.

Installant le registre des sentiments, l'Oedipe est une construction mentale qui devance le futur. C'est, dans la construction sexuelle, la mémoire de demain. En idéalissant la sexualité parentale, l'enfant oedipien se projette dans un avenir dont il installe le cadre. Ce qui implique en premier d'avoir pu reconnaître l'immaturité de son sexe. Le vaudeville est, sur ce point, l'art de la scène, qui illustre assez bien cette dimension de la problématique oedipienne. C'est ce dont il joue. Et c'est ce qui fait rire. C'est un spectacle qui amuse et déride les coeurs, car il met en scène des personnages qui n'arrivent jamais à faire l'amour. Le scénario y est toujours le même. Un trio: l'amant, la maîtresse et le mari se confrontent à leur désir. Il s'y passe toutes sortes de choses, mais sitôt que l'amant se retrouve seul avec la dame, dès qu'ils sont sur le point de faire l'amour, arrive le mari castrateur qui interrompt leur duo. A la vue de ce papa revendiquant la légitimité de ses droits, tout le monde repart en courant à la poursuite d'une scène d'amour qui ne pourra jamais avoir lieu. Ce qui fait rire est ainsi de voir la place de l'amant réduite à celle d'un enfant non appareillé. D'un enfant ne pouvant vivre qu'une sexualité imaginaire. Une sexualité contrainte à la platonité. Une sexualité pour demain.

Lorsque en effet l'enfant ne peut, dans l'amour qu'il porte à sa mère, buter sur l'immaturité de son sexe, il lui devient, en retour, difficile d'idéaliser la sexualité adulte. Ses questions sur le sexe restent en suspens. Dépourvue d'armature oedipienne, la sexualité reprend alors à l'adolescence automatiquement le chemin qu'elle n'a pu parcourir dans l'enfance. Elle n'est pas comme dans les perversions ordonnée par un scénario préétabli. Elle ne peut avoir lieu, faute de scénario ou de représentations qui en assurent la maîtrise. Elle s'éternise dans d'impossibles vaudevilles, orchestrés par la recherche du père qui n'a pas livré les clefs du sexe et de l'amour. C'est la névrose: l'inhibition sexuelle, dans laquelle la sexualité ne peut s'assumer, car elle est alors vécue comme un assassinat des parents. Dans le vaudeville névrotique, l'amant ne peut bander qu'en référence à un mari, substitué du père lui ayant manqué dans l'enfance. Ce à quoi la femme répond, en ne pouvant se donner à lui, par peur d'en voir mourir sa mère. Telle est en fait la dimension de l'érotisme sur laquelle la psychanalyse freudienne a porté éclairage.

Portes du corps, portes de l'amour

La période précédant l'oedipe, celle du quatre pattes et du nourrisson, est tout aussi importante dans la construction sexuelle, car elle met en place la sagacité, le fonctionnement et l'ouverture des orifices, tels qu'on les retrouve dans la sexualité.

A l'âge où sa prématurité corporelle n'a pas encore dégagé l'être d'une totale dépendance, la communication entre l'enfant et sa mère passe avant tout par ces portes du corps que sont la bouche et l'anus. Elle passe aussi par ces fenêtres que sont les yeux, les oreilles ou les narines. Les orifices sont les lieux par lesquels l'enfant accueille l'autre. Ils peuvent aussi s'opposer à son emprise, comme dans l'anorexie, l'asthme, la toxicomanie ou la boulimie, car ce ne sont pas des organes purement physiques. Ils gouvernent le passage de substances matérielles. Mais ils jouent aussi un rôle de premier plan dans la construction mentale. Ce sont eux qui émettent et réceptionnent les vibrations, qui, dans le registre de la communication, nous relient les uns aux autres. Dans l'amour, ils acquièrent une qualité d'ouverture, d'émerveillement ou d'appréhension, d'accueil ou

d'anxiété, qui retrouve le fonctionnement qu'ils avaient au tout début de la vie. L'homme qui nous raconte avec désespoir, qu'à cause de son odeur, il n'a pu faire l'amour avec la femme avec laquelle il avait pris rendez-vous, témoigne en fait du nourrisson qui, en lui-même, inhibe ou active sa virilité.

Le désir érotique ne s'exprime pas dans la seule ouverture des orifices sexuels. Toutes les autres ouvertures du corps y sont impliquées, et y retrouvent leur épanouissement originel. Si les yeux par exemple n'y jouaient aucun rôle, le voyeurisme n'existerait pas. Et s'il existe, c'est qu'il témoigne d'un âge où le regard est en soi une communication.

La profondeur des yeux d'un bébé est quelque chose d'impressionnant. Ce sont de tranquilles sentinelles qui semblent sonder les secrets de notre âme. On se sent aussi nu sous les yeux d'un bébé que dans ceux de celui ou de celle qu'on aime. Semblables à ceux du bébé, dans l'érotisme, les yeux ont un rôle d'avant-garde. Ce sont les gardiens de l'amour, les sentinelles du désir. Associés aux oreilles, aux narines et à la bouche ils en sont les postes frontières. À l'affût d'un regard, de son éclat ou de sa profondeur, ils appréhendent la souplesse d'une taille, le galbe d'une rondeur, le timbre d'une voix ou la qualité d'une odeur, trouvant écho dans les jardins secrets de son intimité.

Aimer, c'est s'attacher à l'ouverture que représente l'autre. L'amour cherche ainsi en premier à déceler toute avancée qui en dessine l'entrée. La séduction érotique déploie un jeu qui magnifie la mobilité de toutes les ouvertures du corps. Elle s'extasie sur la profondeur des yeux ou la vitalité des cils qui la soulignent. Elle s'attarde sur l'étrange forme des oreilles, sur la délicatesse de leurs plis qui, rappelant celles de la vulve, marquent l'efflorescence d'une ouverture aux profondeurs inouïes. L'oreille recueille les mots tendres et l'amant cherche à la pénétrer en lui confiant le plus secret de lui-même. Censée pouvoir contenir tous les rêves de celui qui s'y engouffre ainsi, l'oreille est investie dans la joute amoureuse, d'une capacité de contenance qui rivalise avec celle de l'utérus. La bouche à l'inverse est phallique. C'est le ministre des relations extérieures. Elle préside au contact des muqueuses. Attendant le moment où, les mots devenant vains, elle dévoilera dans un baiser l'invisible vitalité des paysages souterrains de la communication charnelle, elle interpelle, elle enrobe de douces paroles, elle attache avec des mots tendres. Elle est le lieu de toutes les promesses. La porte de tous les futurs.

Tous les orifices du corps retrouvent ainsi la grâce et la confiance de l'enfant naissant. L'écarquille des yeux qui idéalisent la personne aimée, la vibration des narines qui s'activent à son parfum, la plénitude des oreilles qui se gargarisent de ses paroles, l'érectilité des seins qui avancent à sa rencontre, les contractions de l'anus qui renforcent la tonicité des génitoires, l'attraction des lèvres qui se soudent dans un baiser, sont autant d'activités vibratoires, et en cela mentales, qui concourent alors à la mobilité de l'entre-jambe.

Dès que l'on s'arrête sur la façon dont Eros redonne corps au nourrisson en nous-même, on comprend que l'amour puisse s'appréhender avec anxiété. C'est la crainte de s'y retrouver aussi démuné qu'un bébé. D'y renouer la même dépendance affective. Brimé ou repoussé dans ses capacités d'amour, l'enfant ressurgit dans l'érotisme à travers l'angoisse ou la peur d'être rejeté une seconde fois.

Chez l'homme, l'éjaculation précoce exprime souvent cette peur. Un jour, je fais remarquer à un grand séducteur qui, souffrant néanmoins d'éjaculations précoces, me consultait: qu'il ne parle de son sexe que comme d'un outil de jouissance. Et lui demande: s'il a pu, enfant, se représenter que le sexualité servait aussi à perpétuer l'espèce? L'homme se met en colère. M'accuse, moi et la psychanalyse de vouloir le récupérer. Or, le lendemain, il rend visite à une ancienne petite amie, enceinte d'un autre homme. L'accueillant en prenant sa main, elle la pose sur son ventre. «Touche», dit-elle. La réponse est instantanée. Mon client tombe dans les pommes. Ce qu'il associera lui-même à son éjaculation précoce, à la peur de cette prison que peuvent être les femmes, et à l'angoisse, lui paraissant certaine, du fœtus, prisonnier de sa matrice.

Le sperme est pour l'homme l'essentiel de lui-même. C'est son corps devenant liquide. Et c'est là quelque chose qui peut, de façon consciente ou inconsciente, lui faire d'autant plus peur qu'il n'aura pu se le représenter dans l'enfance. L'angoisse de la liquéfaction, la crainte se dissoudre dans les bras ou l'utérus d'une femme, de s'y retrouver prisonnier comme un fœtus ou un bébé, est souvent ce que cachent les troubles de l'éjaculation. Ce peut être de l'éjaculation précoce ou, plus radicalement, l'impossibilité d'éjaculer dans un vagin. Pour pouvoir pleinement assumer son sexe, l'homme doit avoir construit, dans l'enfance, un système de représentations permettant au pénis d'occuper le corps de la femme sans s'y sentir prisonnier. La construction de ce système de représentations s'inaugure dès la naissance. Les bébés perçoivent instantanément ce que nous vivons. Mais si nous ne sommes pas capables nous-même de prendre en charge les représentations de notre sexualité, d'asseoir dans des paroles la façon dont l'amour assume le sexe et la mort, de leur donner des mots rendant compte de la dimension sexuée de leur corps, les images que les bébés créent dans leur tête restent en suspens. Ce sont ces images en suspens qui reviennent, à l'âge adulte, dans les fantasmes mettant en jeu l'urine, la nourriture ou les selles.

La vie fantasmatique: le besoin d'associer, aux mots et au langage, les sensations et les images rendant compte de la vie du corps, se met en place dès la naissance. L'on appelle un signifié la connexion établie dans l'appareil psychique entre une représentation de bruit et une représentation d'image décrivant la réalité extérieure. Les fantasmes mettant en jeu la nourriture, les selles ou l'urine, sont des images de bébé à la recherche de

signifiés. La place qu'a occupée le Verbe à l'orée de la vie revient ainsi à l'âge adulte, dans les modalités par lesquelles se présente le désir sexuel. Voilà, entre autre, ce qui différencie la pornographie de l'érotisme. Dans l'érotisme revient la force des mots dans lesquels a baigné le tout petit enfant, le poids des paroles qui l'ont bercé, la puissance du Verbe qui a structuré les enveloppes de son corps et lui a donné son unicité. Dans la pornographie à contrario, les fantasmes présentent un corps en morceaux. Ils ne répondent d'aucune unité affective. Ils exposent les organes sexuels comme s'ils étaient détachés du corps ou n'en faisaient pas partie. Le bébé qui en ressort est un enfant qui n'a pu comprendre la sexualité que par morceau. N'ayant eu que des demi-mots, des morceaux de mots, les fantasmes présentent le corps comme morcelé, séparé des organes sexuels, sur le mode où, dans l'enfance, ils ont été séparés du langage.

La sexualité se construit sur les émois de la petite enfance. Revenant dans la légitimité du Verbe, le bébé que l'on porte en soi donne l'étrange saveur de l'érotisme, son mystérieux dépaysement mental, alors que dans la pornographie, revenant du même âge, l'ouverture des yeux est indissociable de la honte. Ce qui amène à penser, comme le disait Françoise Dolto, que ce sont en fait les curés qui ont inventé la pornographie.

Construction foetale des souffles de l'orgasme

Échange vibratoire, résonances communes, la profondeur du plaisir sexuel dépend de celle où les esprits se rejoignent. Délicieuse ou décevante, la communication érotique est en cela comparable aux échanges verbaux. Elle dialogue toutefois quelque chose qui semble ne pas pouvoir se dire avec des mots. Ce qui ne peut se dire ou se vivre autrement est en fait la limite qu'est, pour la pensée, le mystère de la vie et de la mort. Plongeant dans les abîmes les plus profonds de l'esprit, la jouissance érotique semble transgresser les frontières de la mort. L'on appelle ainsi l'orgasme «la petite mort». Une mort n'évoquant pas le tombeau. Une fusion qui, annihilant l'identité propre, précipite la jouissance dans de délicieuses sensations de disparition du corps au profit de la seule énergie qui l'anime. Un plaisir qui évoque la douceur mortelle du retour à un état antérieur. Ce retour sur soi-même qui s'exprime dans la retrouvaille d'une peau de bébé, remet tout d'abord en jeu un fonctionnement mental semblable à celui où, au tout début de la vie, les yeux, les narines et la langue étaient les principaux organes d'appréhension de l'autre. Mais ce retour à un mode antérieur d'appréhension de l'autre, cette petite mort, se présente aussi comme une danse des corps et des esprits où l'on «s'envoie en l'air». Le contact des bouches et des sexes, la rencontre et la résonance des muqueuses, provoquent toutes sortes de sensations aériennes. Apparemment délestés du poids de la gravité, les corps n'en font plus qu'un, et semblent, en cet état, s'envoler. Cette impression d'apesanteur qui caractérise l'orgasme n'évoque plus tant le bébé appréhendant l'autre par ses orifices, que le fœtus dans ses rapports d'échange avec la matrice.

Dans les profondeurs vibratoires du corps, les énergies sexuelles semblent ne rien avoir oublié de l'apesanteur qui a été celle du ventre maternel. A trois mois, le fœtus ne mesure guère plus de dix centimètres. Il a néanmoins forme humaine. A l'échographie, on le voit, tel un petit cosmonaute, qui évolue au sein de la matrice. Il suce déjà son pouce, avale le liquide amniotique et urine. Si c'est un garçon, il le fait en bandant. Ce qui indique que la sexualité est, dès ce stade, en construction.

Flottant dans un état d'apesanteur où il évolue comme un poisson, le fœtus est suspendu dans le liquide qui lui sert d'atmosphère. Il évoque ainsi cette surprenante impression de voler que procure l'orgasme. Il est certes difficile de se représenter ce qu'il ressent. Essayons tout de même. A la place où, lorsque nous sommes nés, passe l'air, il absorbe du liquide qu'il expulse par les voies urinaires. Comme, à notre âge, la bouche et les narines desservent les voies pulmonaires, pour se représenter ce qu'il ressent, il faut nous imaginer capables de pisser de l'air. Or voilà quelque chose qui évoque assez bien la puissance immatérielle des souffles de l'orgasme.

La sexualité humaine se caractérise par la place qu'y occupe le baiser. La bouche y est à ce point importante, que ce terme qui désigne tout d'abord la rencontre des lèvres est aussi celui dont on se sert pour parler de l'union des sexes. Que les deux orifices, utilisés par le fœtus dans ses rapports d'échange et de communication au sein de la matrice, soient ceux qu'évoque dans toutes ses dimensions le mot «baiser», ceux responsables du contact et de la résonance des muqueuses, laisse entrevoir de quelle façon les réminiscences des souffles foetaux animent le coït.

En se transmettant de la bouche à l'entre-jambe, les vibrations sexuelles remettent en jeu des énergies qui se construisent dès le stade foetal. Circulant dans les méridiens de «l'extraordinaire permanent», ces énergies sont décrites dans les livres d'acupuncture et d'alchimie sexuelle taoïste comme celles de «la petite Révolution Céleste». (17) Petite mort, Révolution Céleste, ou état d'apesanteur, la jouissance orgastique rejoue des partitions vibratoires qui, revenant des états les plus antérieurs de l'être, en fêtent l'origine. L'impression de légèreté qu'y acquiert le corps s'accompagne d'une sensation de totale atemporalité. C'est là encore le temps foetal qui semble faire retour.

Le délassément, le bien être, que procure la sexualité est d'une nature semblable à celui du sommeil. Il provient d'un bouleversement radical des rapports de l'espace et du temps. L'orgasme et le sommeil nous plongent tous deux dans une atemporalité qui est celle de l'inconscient. Les fantasmes qui soutiennent le plaisir sont de même nature que les images qui peuplent les rêves. Le désir sexuel, comme le travail onirique, réinstalle

ainsi, dans l'atemporalité de l'inconscient, toutes sortes de vécus antérieurs à l'état présent. D'ailleurs, dès que la sexualité pose problème, c'est que l'on redoute d'y retrouver les réminiscences d'événements passés qui ont été traumatiques.

L'atemporalité orgasmique, la petite mort, est, en fait, une vivance extraordinaire. Car elle est la rencontre d'un présent éternel. Additionnant au temps présent les qualités de l'avant et de l'après, du passé et du futur, les partitions vibratoires de l'orgasme se jouent hors temps et hors espace. Elles cultivent l'immortalité par une mise entre parenthèses de l'écoulement du temps et un bouleversement des catégories spatiales avec lesquelles l'on perçoit habituellement son corps. Elle fait voler en éclats les rapports entre intérieur et extérieur. Car, même si l'on refuse d'y voir un franchissement des limites de son corps dû à une compénétration réciproque, même si l'homme est vécu comme le seul qui pénètre, l'impression d'être réceptionné au plus profond de l'intimité de l'autre, n'en est pas moins bouleversante, que de se sentir pénétrée de la sorte.

Chez la femme, la jouissance se diffuse bien au-delà du vagin. En percutant le col de l'utérus, la tête du pénis fait résonner cet organe d'une musique vibratoire qui se répercute dans tout le corps. Les femmes disent alors qu'elles «ont vu dix mille étoiles», que «la jouissance les a envahies dans toutes leurs cellules» ou qu'elles «ont rencontré les planètes». Cette musique sensorielle que réceptionne la face interne de la peau se répercute sur sa face externe pour se ré-accorder dans les caresses qui l'amplifient d'autant.

Les hommes parlent eux de «s'éclater». L'on y voit l'image d'une outre, gonflée jusqu'aux limites de sa contenance et prête à exploser. Les mécanismes de la jouissance sexuelle ne diffèrent pour eux que dans la mesure où ils aboutissent à l'éjaculation. La tête de la verge établit un contact d'intérieur à intérieur qui mobilise chez l'homme toutes ses enveloppes, lui permettant d'associer l'envers de sa peau aux muqueuses de celle qui le reçoit. Pour elle, la jouissance est focalisée sur l'accueil des énergies masculines. Pour lui, elle se concentre sur ses facultés émissives. Elle n'en résonne pas moins sur toutes les surfaces internes et externes de sa peau.

En temps habituel, la continuité de la peau et des muqueuses est verrouillée par les sphincters qui la protègent de toute intrusion. La sexualité consiste à ouvrir ces verrous. C'est, là encore, ce qui permet à la jouissance de retrouver l'une des dimensions de la sexualité embryonnaire, celle dans laquelle la peau et les muqueuses ne se sont pas encore différenciées.

Le fœtus avale le liquide qui lui sert d'atmosphère et l'expulse par des voies qui seront plus tard celle de l'urine, du sperme et des souffles sexuels. Dans l'état d'apesanteur régnant dans la matrice, le jet d'urine est un puissant réacteur. Il permet au fœtus de «s'envoyer en l'air». Ses sphincters toutefois sont encore immatures. Ne fonctionnant pas comme des serrures, ils inscrivent la peau et les muqueuses dans une continuité érogène qui ne différencie pas l'intérieur de l'extérieur. Cela peut s'observer chez le bébé qui vient de naître. Lorsque à la suite d'une naissance difficile ou d'une césarienne, il faut le «désencombrer». C'est à dire, vérifier que ses voies respiratoires ne sont pas encombrées par des mucosités ou qu'il n'a pas de malformations digestives, on lui enfle une sonde dans les narines ou la bouche, en la faisant descendre jusque dans l'estomac. Si pendant ce temps-là on s'adresse au bébé en lui parlant, il vous décroche un grand sourire. Il réceptionne la sonde aussi simplement qu'une caresse. Car la peau et les muqueuses ne connaissent pas encore ces postes frontières que sont les sphincters à l'âge adulte. Permettant une abolition semblable des frontières, la jouissance sexuelle retrouve une continuité de la peau et des muqueuses comparable à celle qui règne dans la matrice.

Verbe musical, strophe d'énergie, frisson fantasmagique ou soubresauts corporels, la jouissance orgasmique se sert alors du corps comme d'un instrument vibratoire. La résonance des désirs propulse les souffles sensoriels dans la peau et les muqueuses. Elle joue du corps comme d'une cornemuse, si ce n'est que celui-ci est un instrument aux capacités vibratoires beaucoup plus sophistiquées. La peau est un sac semblable à celui qui, dans l'instrument de musique, propulse les souffles. Mais l'intérieur de ce sac est formé d'un complexe cloisonnement de membranes. Ce sont les muqueuses et les fascias qui, enveloppant un à un chaque organe, forment autant de poches vibratoires. Juxtaposées les unes aux autres, ces poches sont le jeu d'orgues ou les batteries de tambours qui propulsent les souffles sexuels. Les ouvertures sensorielles en sont les embouts. En place des tuyaux qui, dans la cornemuse, réceptionnent le souffle et produisent des notes, les orifices du corps interprètent et modulent les vibrations érotiques.

Instrument vibratoire d'une extrême finesse, le corps ne joue ses mélodies sexuelles que dans la rencontre de deux instruments. La verge et le vagin sont les embouts qui, permettent cette union. Ils assurent la circulation des souffles d'un instrument à l'autre. Les bouches qui s'accolent en font autant. Les orifices de la face modulent tout autrement les vibrations qu'ils interprètent et réfléchissent. Recueillant les paroles amoureuses, les oreilles amplifient, assourdissent ou cristallisent les bruits qu'elles répercutent à l'intérieur. Donnant aux gémissements, aux soupirs et aux voix une savoureuse valeur érotique, elles en modulent les vibrations sonores, comme pour retrouver un mode d'appréhension matriciel des bruits. Les narines retrouvent, elles, les mêmes facultés qu'à la naissance. Humant l'odeur des corps qui s'enlacent, elles leur donnent une saveur gustative qui s'associe à la charnalité de la bouche. Au contact de la peau, le nez a ainsi une façon de se promener semblable à celle qui guide le nourrisson vers le sein.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

Embouts les plus sophistiqués de cet instrument vibratoire, les yeux y apportent toute la technicité de l'audiovisuel. Ouverts, ce sont des caméras qui contemplent la personne aimée. La cadrant sous ses aspects les plus séduisants, ils l'éclairent de cette lumière idéalisante qui est celle de l'amour. Fermés, ce sont des postes de télévision qui traduisent en images les résonances où s'accordent les autres orifices. Dévoilant l'étrangeté des paysages intérieurs, ils en interprètent les partitions fantasmagiques.

Comparable à un verbe sans parole, effectuant un voyage de retour sur sa propre origine, la jouissance sexuelle use des images comme d'une langue archaïque que l'orchestre des orifices est seul capable de déchiffrer. Semblables aux cailloux du petit Poucet, les fantômes sont les bornes et les carrefours de ce surprenant voyage de retour sur sa propre origine. Tel est le mystère originel que joue pour les amants la symphonie des souffles de l'orgasme.

(*) Article épuisé, initialement publié dans la revue *Quel Corps?*

(1) Gerald M. Edelman «La matière de l'esprit» dans *Biologie de la conscience* (Odile Jacob) Paris, 1992.

(2) Jacques Ninio *L'empreinte des sens* (Odile Jacob) Paris, 1989.

(3) Genèse, I, 3. De plus Elohim étant un pluriel, il ne s'agit en fait pas ici d'un Dieu unique mais des Dieux: «Les Dieux dirent que la lumière soit et la lumière fut».

(4) Je me réfère ici à la traduction d'André Chouraqui.

(5) YHWH Elohim symbolisant ce qui est irréprésentable du monde des dieux, puisque Elohim reste ici comme dans toute la Bible un pluriel.

(6) La Bible, traduction André Chouraqui (Desclée De Brouwer) Paris, 1974.

(7) Marc-Alain Ouaknin *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles* (Balland) Paris, 1991.

(8) Sur la symbolique sexuelle du serpent voir le premier chapitre de mon livre *La sexualité masculine* (Albin Michel) Paris, 1990.

(9) Genèse, III, 5.

(10) Genèse, III, 7.

(11) Par Piéra Castoriadis Aulagnier dans *La violence de l'interprétation* (P.U.F.) Paris, 1975.

(12) *La violence de l'interprétation*, opus cité.

(13) Concept créé par Piéra Aulagnier pour désigner ces représentations-affect qui gouvernent la mobilité du processus originaire.

(14) Si, pour Gerald Edelman, le cerveau est l'objet matériel le plus complexe que nous connaissons dans l'univers, c'est parce qu'un morceau de notre cerveau de la taille d'une grosse tête d'allumette contient environ un milliard de connexions. «Si nous considérons toutes les connexions et toutes leurs combinaisons possibles» écrit-il «nous obtiendrions un nombre astronomique. De l'ordre d'un dix suivi de millions de zéro alors qu'il n'y a, dans tout l'univers connu, qu'environ 10 à la puissance 80 particules chargées positivement.» *Biologie de la conscience*, opus cité.

(15) Cas relaté dans *La sexualité masculine*, opus cité.

(16) Voir à ce sujet *La sexualité masculine*, opus cité, p 77 et suivantes.

(17) La sexualité chinoise et l'alchimie sexuelle taoïste sont des sujets trop vastes pour pouvoir rentrer dans le cadre de cet article. Ceux qui s'y intéressent pourront se reporter aux livres de Catherine Despeux: *Zhao Bichen, Traité d'Alchimie et de Physiologie taoïste* (Les Deux Océans) Paris, 1979. *Immortelles de la Chine Ancienne* (Pardès Puiseaux) Paris, 1990.